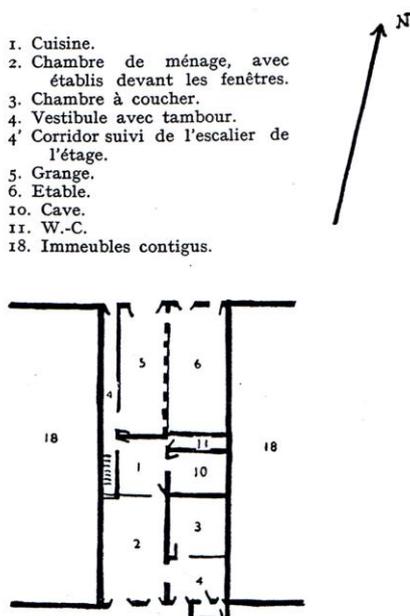


Les cagoinces

Terme populaire et oublié pour désigner les WC. D'autres termes qualifiait nos anciens lieux d'aisance : les toilettes – le petit coin – les chiottes – là où même les rois vont seuls ! - les commodités. Il y en a très certainement d'autres.

On ne réservait pas une bien grande place dans la maison pour loger cet endroit pourtant indispensable. Au fond d'une grange, dans un recoin. L'appareil était simple, ce modeste espace, une porte pour un rien d'intimité et puis une planche avec un trou. Dessous était une cuve que l'on allait vider de temps à autre. Il existait une brouette à fumier qui pouvait aussi prendre en charge le contenu odorant de la cuve. Un caisson avec des bras et une roue en fer. Un engin déjà lourd en lui-même, qu'est-ce que ça devait être une fois rempli, même à moitié. La matière fécale loin d'aller au lac comme aujourd'hui – il y a tout de même des stations d'épuration depuis les années soixante, savoir si elles marchent encore près de 65 ans plus tard est une autre question ! – prenait le chemin des champs pour les engraisser au même titre que le fumier de vache. Certaines maisons, après avoir cessé l'usage de la cuve, avait placé des cuvettes dont l'écoulement pouvaient se faire directement dans un champ. A cet égard on se souvient d'un petit canal à ciel ouvert à l'arrière d'une maison appelée Bugnon. L'herbe du bord de ce canal était plus verte que partout ailleurs. Elle recevait sa bonne dose de nitrate et autres éléments de ce que l'on rejette et que l'on ne veut plus voir. Il est possible aussi qu'il ne s'agissait ici que des rejets d'un évier quelconque.

Bref, après le trou et la cuve, il fallut bien inventer quelque chose pour éliminer ces éléments indésirables.



MAISON DU VILLAGE DU LIEU
bâtie en contiguïté, division longitudinale.

Il n'est pas toujours facile sur les plans de nos vieilles maisons dont on dispose de repérer les WC. Ici au milieu de la maison, placé en quelque sorte de manière très pratique, ils occupent une place vraiment minime.

Georgette Maire-Denys nous parle des toilettes de l'Épine. Elle traite auparavant de la manière plus que rapide de se soulager de sa voisine de l'Épine-Dessous, la Julie :

Quand nous allions à la fin des vacances d'été, avec maman dire au revoir à Julie, elle ajoutait toujours : « S'il plaît à Dieu ». Elle nous accompagnait jusque dehors et tout à coup, grâce à ses culottes ouvertes à l'ancienne mode, elle faisait pipi. Elle se secouait un peu et l'on voyait le ruisselet couler en bas de ce qu'ils appelaient la chaussée. Maman me saisissait la main et y plantait ses ongles ; c'était le signal habituel me demandant de ne pas faire de remarques.

Vite fait bien fait. Voici un témoignage sur les toilettes elles-mêmes :

Ce sujet me permet d'écrire quelques mots concernant les cabinets de l'Épine en ce temps-là. Chez mon grand-père ils étaient obscurs, au fond de la grange. En tâtonnant, on y trouvait un petit paquet de morceaux de journal. Plus tard, il y eut amélioration avec la construction de ce qu'on pouvait déjà nommer wc, mais pas encore avec des lettres majuscules, dans la maison neuve. Moi, je préférais ceux chez Cubet, car ils avaient été refaits à neuf, entre la grange et l'écurie. Grand luxe, ils étaient pourvu d'une petite fenêtre.

Concernant l'endroit nommé autrefois « les commodités », chez Jules-Pierre, je ne me souviens de rien. Par contre, chez Sami, des choses m'étonnaient. Comment des gens qui lisaient la Gazette, ce qui me semblait beaucoup plus chic que la Feuille d'Avis, pouvaient-ils se contenter de toilettes consistant en une seille placée dans un petit cagibi de bois, à l'entrée de la remise accolée à la maison ? Hiver comme été, il fallait sortir de la maison pour gagner ces bas-lieux bien gardés par Finette, la chienne de chasse. Par un jour de bonne pluie on voyait les voisins emporter à deux la seille pour la vider au Champ-Plat¹.

Remercions au passage Georgette Maire-Denys, établie plus tard au Mont-du-Lac, de ce véritable passage ethnographique. D'aucuns ou d'aucune en ont moins dit.

¹ Georgette Maire-Denys, Mes vacances à l'Épine, Editions Le Pèlerin, 2004, pp.26-28.



Les « cagoinces » encore actuelles d'une vieille ferme combière.

Revenons à l'écrit pour retrouver une nouvelle fois l'Épine-dessus de bise. Fernand Denys-Favre nous renseigne sur ce qu'il a vu des WC de l'époque :

Les pots de chambre étaient un sujet de curiosité pour le petit citadin que j'étais ainsi que les toilettes que grand-mère appelait les « commodités ». Ah ! ces pots de chambre qui rampaient sous chaque lit et que cérémonieusement les femmes, le matin, vidaient sur le tas de fumier. Si j'ai bonne mémoire, on les appelait « les Jules ». On pouvait en acheter dans plusieurs épiceries du village. Je les vois encore chez Bélaz et chez Balissat, suspendus au plafond au milieu des fourches, des étrilles et des licols.

Les WC chez Cubet avaient été rénovés et la petite fenêtre prévue pour dispenser un peu de lumière a surtout rendu service lors de nos interminables parties de cache-cache ou de gendarmes et voleurs. Venant de l'intérieur, il fallait monter sur le siège, passer l'obstacle et plonger la tête la première sur la chaussée coté lac. C'est dire combien belle était leur situation. Dans l'autre sens, pour pénétrer dans la maison, vu la hauteur du « borancla », l'aide d'une bûche de bois ou d'un ami faisant la courte échelle était indispensable. Chez Sami, les « commodités » se situaient à l'extérieur de la maison. Chez Elie, ce fut d'abord et depuis toujours au fond de la grange, puis, lors du mariage de René, dans la maison neuve.

Comme partout, du journal faisait office de papier hygiénique et souvent un peu de lecture agrémentait l'opération.

Mais il fallait bien une fois vider la cuve et un jour de pluie convenait particulièrement bien pour cette besogne. Une chose m'a toujours intrigué : il fallait deux hommes pour ce travail, car on passait une perche dans les poignées de la cuve. Chez nos voisins, les exécutants marchaient de front alors que chez Mesi ils cheminaient l'un derrière l'autre, comme les porteurs de la grappe à la Fête des Vignerons. Rite ou tradition, que sais-je ?²

Les souvenirs du frère rejoignent tout à fait ceux de la sœur.



La caisse à lisier partie en fumée ! Seule témoignage cette photo. Une même est au patrimoine dont nul ne sait que faire.

² Fernand Denys-Favre, L'Épine des quatre saisons, Editions Le Pèlerin, 1994, pp. 40-42.

